

ALLOCUTION DE M. MICHEL LEIRIS

Prononcée lors de la réunion qui se tint au Palais de l'Unesco, en hommage à Alfred Métraux, l'allocution dont le texte suit n'était qu'un signe d'amitié, qui n'indiquait en rien ce dont je suis redevable au disparu.

C'est en 1934, je crois bien, qu'Alfred Métraux et moi nous nous sommes rencontrés. Il rentrait d'un long séjour en Amérique du Sud et je venais d'accomplir mon premier voyage en Afrique noire. Pas encore diplômé, je n'étais qu'un novice en matière d'ethnographie, voire même un franc-tireur, puisque c'étaient la poésie et le désir de secouer le joug de notre culture qui m'avaient orienté vers ces études, et non le goût de la science comme telle. Ethnologue déjà reconnu, Métraux ne m'en traita pas moins de manière fraternelle. Lui qui, à l'École des Chartes, avait noué avec Georges Bataille les liens d'une amitié qui ne se distendrait pas quand l'un serait devenu un grand savant et l'autre un grand écrivain, il devait être heureux de connaître l'un des plus proches compagnons de son ancien condisciple, et non moins heureux de pouvoir parler avec un néophyte dont la formation, essentiellement « surréaliste », différait assez profondément de la sienne pour qu'il pût y trouver un complément à celle-ci. De mon côté, j'étais séduit par l'ouverture d'esprit dont témoignait ce spécialiste, par l'humeur voyageuse qui l'incitait à se dépayser intellectuellement aussi bien que matériellement, par sa curiosité intensément vivante, par son sens aigu du burlesque et par les mouvements soudains qui montraient combien était illusoire son allure plutôt puritaine de fonctionnaire correct.

Dans le cadre du métier où il était mon aîné par la qualification bien qu'un peu plus jeune par l'âge, j'ai toujours bénéficié de son soutien — proche ou lointain — et des leçons que je pouvais tirer de son expérience aux multiples facettes. D'autre part, je sais gré à cet ethnologue totalement dévoué à sa profession de n'avoir rien tenté, bien au contraire, pour m'amener à sacrifier la littérature à la science. Nul

doute que pour lui ces deux domaines étaient connexes et qu'il portait, par-delà les distinctions de disciplines, un intérêt passionné à tout ce qui peut aider les hommes à mieux connaître les choses et à mieux se connaître eux-mêmes.

C'est sur le plan d'un humanisme actif fondé sur une rigoureuse information qu'après de longues années d'affectueuse entente nous en vîmes à effectivement coopérer, et cela sous le signe de l'antiracisme, cause dont Métraux fut un opiniâtre militant. Parurent ainsi, sous l'estampille de l'Unesco, *Race et civilisation*, qu'il m'avait demandé pour la série « *La Question raciale devant la Science moderne* », puis, avec une préface de lui, *Contacts de civilisations en Martinique et en Guadeloupe*, fruit d'une mission qu'il m'avait fait confier pour examiner le problème des rapports entre blancs et gens de couleur dans ces deux Antilles que lui-même il visiterait par la suite, en un voyage de pur loisir.

Il est certain en outre que les nombreux entretiens professionnels et para-professionnels que j'ai eus avec lui, tant à Paris qu'en Haïti où nous nous trouvâmes ensemble en 1948, m'ont beaucoup aidé à voir plus clair sur ce sujet qui fut, scientifiquement et humainement, l'une de nos préoccupations communes : les cultes à base de possession, dont le Zâr éthiopien et le Vaudou haïtien nous avaient, respectivement, offert deux beaux exemples. Peu d'années avant qu'il choisisse de couper court à ses tribulations grâce à une dose mortelle de drogue, j'accueillais dans la collection « *L'Espèce humaine* » — où avait déjà paru son *Ile de Pâques* — l'ouvrage que Métraux a consacré au Vaudou. Or, ce n'est pas seulement au fait préjudiciel qu'il était l'auteur du livre que je dois ce plaisir : avec le Docteur Paul Rivet et Georges-Henri Rivière, c'est Métraux qui, avant la dernière guerre, avait fondé cette collection dont la responsabilité m'était échue, et c'est à lui essentiellement qu'il revient d'en avoir établi le premier programme et déterminé le caractère.

Tout cela, pourtant, est peu de chose au regard de ce que Métraux m'a fourni, non seulement par l'étendue et la diversité d'un savoir jamais alourdi de pédanterie, mais par son contact personnel. Qu'il me suffise de dire que son vieil ami Bataille et lui sont des quelques-uns qui m'ont appris que rien ne vaut autant que cet alliage pleinement réalisé en peu d'individus : une violente ardeur à vivre jointe à une conscience impitoyable de ce qu'il y a là de dérisoire.

M. L.

En relisant, pour essayer de mieux lui rendre hommage, les quelques livres que je possède d'Alfred Métraux, j'ai retrouvé en tête de mon exemplaire du *Vaudou haïtien* une dédicace. Cette dédicace, je l'avais oubliée — je l'avoue — mais, depuis que je l'ai relue, elle me poursuit à tel point que je m'étonne aujourd'hui de ne pas en avoir perçu immédiatement toute la résonance : « A Michel, en souvenir de nos errances, ces naïves diableries qui nous consolent. »

En 1948, faisant un court séjour en Haïti, j'y avais retrouvé mon très ancien

ami Métraux et le fait est qu'à Port-au-Prince et dans ses alentours — sans même parler du saut que nous avons fait jusqu'au repaire des flibustiers d'autrefois, l'île de la Tortue — nos errances avaient été nombreuses. Pendant plusieurs semaines, Métraux m'avait emmené dans les sanctuaires vaudou, soit pour rendre visite aux amis qu'il avait parmi les vaudouïsants, soit pour assister à des séances au cours desquelles nous étions les témoins, tout à la fois intéressés et émerveillés, de scènes de possession. Ces « naïves diableries », qui nous apparaissaient telles pour la simple raison que nous n'y croyions pas, n'en étaient pas moins des spectacles passionnants pour nous. Non seulement c'était une riche matière d'enquête, mais il était émouvant de voir ainsi des gens qui pendant quelques heures oubliaient leur condition généralement misérable en incarnant les dieux qu'ils révéraient. Pour les Occidentaux plus ou moins noués que nous restions, c'était aussi une vue réconfortante que celle de ces cérémonies admirablement ordonnancées mais où l'ivresse mythologique de la transe se taille la part du lion.

Ce qui me frappe maintenant dans les quelques lignes qu'Alfred Métraux avait écrites pour moi sur un exemplaire du grand livre qu'est *Le Vaudou haïtien*, c'est leur extrême mélancolie.

« Nos errances. » C'est ainsi qu'il assimilait à une sorte de vagabondage des va-et-vient que justifiaient, en somme, les exigences de notre profession. Cela, comme si le thème de l'errance ou de l'impossibilité de tranquillement se fixer avait été pour lui un thème majeur, le thème répondant à ce besoin d'être ailleurs qui, par-delà sa curiosité de savant, le poussa à effectuer tant de voyages et à choisir pour champs de ses observations tant de terrains différents : Amérique du Sud, Polynésie, Antilles, Afrique.

« Ces naïves diableries. » Il est certain que dans ces mots il s'exprime un regret, quelque chose comme une nostalgie de ce que Baudelaire a nommé *le vert paradis des amours enfantines*. Si, en face des cultes à base de possession, le rationalisme interdit toute autre attitude que celle de l'incrédule, n'est-ce pas dommage et ne vaudrait-il pas mieux, plus naïfs, entrer de plain-pied dans ces merveilles cousues de fil blanc ?

Des diableries « qui nous consolent ». A défaut d'un système grâce auquel nous pourrions vivre une mythologie, n'est-il pas tant soit peu consolant de savoir que sous d'autres climats il y a des hommes assez accueillants — comme sont ordinairement les vaudouïstes haïtiens — pour admettre que nous prenions part à leurs rites, — ces rites dont la beauté et les sortes de numéros graves ou bouffons dont ils sont l'occasion nous dédommagent (sur un plan qui pour nous, il est vrai, n'est que celui du jeu) de ce que notre vie quotidienne a trop souvent d'étouffant ?

Un errant, un homme qui sait de quoi il retourne mais n'en est pas plus fier, quelqu'un au plus profond de qui gît un chagrin dont il faudrait le consoler, tel apparaît celui qui — en une dizaine de mots et très probablement sans y songer — a pu si extraordinairement se confesser.

Revenant à ce que j'ai ressenti en relisant Alfred Métraux, je constate que ce qui fait, outre leur haute valeur documentaire, le prix de ses écrits, c'est la relation *affective* qu'on perçoit toujours entre lui-même et ce qu'il étudie : les lieux aussi bien que les hommes, jamais confinés dans le simple rôle d'objets d'observation ; le passé aussi bien que le présent, quand Métraux s'attache aux légendes ou aux tragiques actions dont certaines terres sont auréolées puis les suit jusque dans leurs fâcheuses conditions d'aujourd'hui.

Dans les plus connus de ses ouvrages, l'objet d'étude est envisagé dans une perspective des plus larges qui embrasse à la fois toute la diversité de l'objet même, l'histoire avec un grand H ainsi que l'historiographie, sans compter sa propre histoire et son propre jugement à lui, Alfred Métraux, qu'il ne dédaigne pas de faire intervenir comme si — par intuition avant même de le savoir par culture — il avait toujours été persuadé qu'il n'est aucune observation qui ne soit un rapport entre quelqu'un qui regarde et quelque chose de regardé.

Le Pérou est pour lui inséparable du mythe de l'El Dorado et de toutes les scènes cruelles qui s'y sont déroulées tant à l'époque où régnaient les Incas qu'à celle des conquistadores ; mais ces prestiges du passé exercent sur lui une fascination suffisante pour qu'il ne se résigne pas à tirer le trait, et c'est par l'évocation d'une renaissance possible de la puissance inca qu'il conclut le livre qu'il a consacré au vieil empire andin.

L'île de Pâques est cette île dont Métraux a entendu parler quand il avait douze ans, cette île où les voyageurs qui l'ont visitée avant lui ont eu leurs aventures ou leurs mésaventures, cette île où lui-même a rencontré un certain nombre de personnes, originaires ou autres, qui ont été pour lui — ainsi qu'il se devait — des instruments d'information mais autre chose aussi que ces instruments : des êtres vivants qu'il nous montre comme tels, en nous donnant l'illusion que nous les avons connus nous-mêmes.

Il en va de même quand il parle des adeptes du vaudou haïtien qui ont été ses informateurs et de leurs lieux de réunion, décrits comme des endroits où il a eu ses habitudes et où, somme toute, il se sentait chez lui.

Une anecdote personnelle — que je prendrai la liberté de raconter — me paraît montrer clairement le souci qu'avait Alfred Métraux de dépasser la pure description scientifique pour atteindre à quelque chose de sensible et de vivant. Alors que nous étions ensemble à Port-au-Prince, passant le plus clair de notre temps à assister à des séances vaudou, dans des quartiers populaires d'où nous revenions généralement à pied, assez tard dans la nuit, Métraux me demanda une fois — comme quelqu'un qui est en quête d'un secret et qui compte sur son interlocuteur pour le lui révéler — comment il y aurait moyen de rendre compte exactement de ce qu'étaient ces rues que si souvent nous parcourions et de l'aspect de leurs maisons. Je crois l'avoir un peu déçu en lui répondant que j'étais, à ce sujet, aussi embarrassé que lui et que je ne voyais pas, moi non plus, à l'aide de

quelle formule on pourrait rendre véritablement perceptibles et présentes ces rues et ces maisons pour ceux qui ne les auraient jamais vues. Un tel souci de la part de Métraux n'était pas seulement un souci de spécialiste avide de précision, mais un souci d'ordre proprement *poétique* : ne pas se contenter de décrire les choses mais, les ayant saisies dans toute leur réalité singulière, les faire vivre sous les yeux de celui qui vous lit.

J'admire donc chez Alfred Métraux qu'il ait été, en même temps qu'un observateur scrupuleux et qu'un homme dont la vaste culture ne laissait pas d'avoir ses recoins pittoresques, ainsi qu'un ethnologue conscient de tous les devoirs humains impliqués par sa science, ce que j'appelle un poète. J'entends par là, non point tellement quelqu'un qui écrit des poèmes, mais quelqu'un qui voudrait parvenir à une absolue saisie de ce en quoi il vit et à rompre son isolement par la communication de cette saisie. Peut-être Alfred Métraux a-t-il atteint, paradoxalement, une plénitude de ce genre quand il s'est endormi, tout seul, dans un lieu retiré de la vallée de Chevreuse.